

Le Monde

Frederick Wiseman, retour à Boston

A 90 ans, le documentariste revient dans sa ville natale pour y suivre le maire démocrate, Martin J. Walsh

CITY HALL

■■■■

Un titan débarque sur nos écrans. Il vient évidemment d'Amérique, mais ce n'est pas Disney-Marvel – trop soucieux de protéger ses géants à la santé fragile – qui l'envoie. Son nom, pas volé, est Frederick Wiseman. Quarante-vingt-dix ans, plus de quarante documentaires sous le coude consacrés pour la plupart aux institutions américaines depuis les années 1960 – dont certains s'inscrivent en lettres de feu dans l'histoire du cinéma, et dont la somme dépasse en termes d'œuvre documentaire et de mémoire sociale chacune des parties. Natif de Boston, où il devint professeur de droit dans les années 1950 avant d'embrasser la carrière cinématographique, l'immense Fred, pour les intimes, y retourne aujourd'hui en signant un film cardinal eu égard à la période périlleuse que vivent les Etats-Unis, à quelques jours des élections qui désigneront le futur président de ce grand pays.

L'invitation consiste à passer quatre heures trente dans la mairie de Boston, dont une bonne partie aux côtés du maire, Martin J. Walsh. On feuillettera, le cas échéant, *Les Cahiers du cinéma* (n° 769, octobre 2020) pour y déguster l'intime sésame de ce film. Wiseman y révèle que l'année même de sa naissance, en 1930,

son père fut en effet nommé juge au tribunal de Boston, le premier juge juif de l'histoire de cette ville, avant que cette nomination ne soit aussitôt annulée par le veto du sénateur Henry Cabot Lodge, antisémite convaincu. Voilà pour le Boston des années 1930. C'est depuis ce stigmate qui le constitue que Frederick Wiseman s'en va tranquillement, comme à son habitude, sonder les reins du Boston de 2020, par le prisme de sa municipalité.

Puissante dynamique collective
Le résultat est passionnant. Moins par ce qu'on pourrait attendre ou supposer de potentiellement saignant dans l'enjeu politique municipal (trop de documentaires politiques ne se conçoivent que sous cet angle) que par l'attention portée, tout au contraire, à la routine et à l'étendue des tâches qui incombent aux édiles dans la gestion de la ville et de sa population. Wiseman, fidèle à sa méthode immersive – et suppose-t-on toujours à la perche ! –, infiltre les réunions de travail, butine les informations, s'efforce de restituer les enjeux, les rapports de force, la complexité d'une telle gestion. De suggérer, en un mot, que la grandeur de la politique réside dans sa confrontation avec la plus grande trivialité de la vie.

Entre deux commissions et débats, une sortie sur le terrain en rapport avec une intervention ou un projet municipaux apporte de

l'air et du mouvement au film, et permet d'articuler les actes aux discours. De nombreux et réguliers plans de coupe de Boston font par ailleurs acte respiratoire, prenant le pouls d'une des plus vieilles villes des Etats-Unis, entre l'ultramodernité architecturale et la mémoire des maisons en bois historiques, entre les magnifiques quartiers bourgeois et les âpres ghettos. On épuiserait la patience du lecteur rien qu'en énumérant les rubriques abordées par ce film. La coordination des services pour les administrés, la lutte contre la pauvreté, l'aide aux femmes battues, l'anticipation des désastres climatiques, le soutien aux personnes âgées, la prise en compte des minorités, la régulation des expulsions, la réinsertion des toxicomanes, le service de recours des amendes, etc.

L'étonnement, ici, vient de la puissante dynamique collective insufflée par un maire désireux de faire du vivre ensemble une

réalité. Dans un contexte difficile – celui du désengagement grandissant de l'Etat, des disparités sociales énormes –, le maître mot de la politique municipale est le bien commun, l'intégration des minorités, la réduction des inégalités, la protection des plus faibles. Autant dire que la politique municipale de Boston est le parfait contre-exemple de celle, belliqueuse et disruptive, de Donald Trump au niveau national.

Sans doute objectera-t-on que le système wisemanien empêche, par nature, de se faire une idée plus précise de la position de Martin Walsh sur l'échiquier démocrate, ou d'entendre un argumentaire éventuellement un peu plus critique sur la politique de la municipalité bostonienne. La personnalité du maire, son omniprésence dans le film nous renseignent toutefois par la bande. Walsh est l'incarnation du vieux rêve américain. Quasiment un personnage de fiction hollywoo-

Wiseman, fidèle à sa méthode immersive, infiltre les réunions de travail, butine les informations

dienne qui se met de son propre chef au service du grand et généreux mythe américain. A le voir, certains films de John Ford, de Frank Capra et bien sûr de Raoul Walsh reviennent en mémoire. Car ce rejeton du catholicisme irlandais, avec ce qu'il faut de roublardise et d'exaltation héroïque, remue des montagnes. Sa communauté bafouée par les WASP [white anglo-saxon protestant, « protestant anglo-saxon blanc »], la pauvreté de son foyer, son cancer infantile vaincu, son

alcoolisme éradiqué, il les met fièrement sur la table pour faire avancer l'idéal américain aujourd'hui bafoué : l'entraide, le labeur, la tolérance, la juste rétribution des efforts de chacun par et pour le bien de tous.

La scène du repas caritatif pour les handicapés et les seniors, où le maire sert des plâtrées de purée à ses administrés avant de les rejoindre sur la piste de danse où un *Go Johnny Go* est entonné par un orchestre gériatrique, voilà, par exemple, qui pourrait figurer dans une anthologie de l'Amérique éternelle. La question n'étant sûrement pas de savoir si l'on y croit, mais plutôt si cela fait ou non récit. En cela, Wiseman travaille, lui aussi, à imprimer la vieille légende, car il ne sait que trop qu'elle est seule garante de la démocratie. ■

JACQUES MANDELBAUM

Documentaire américain
de Frederick Wiseman (4 h 35).



Le maire de Boston, Martin J. Walsh, personnage central de « City Hall ». MÉTÉORE FILMS

